

LA NOVLANGUE NÉOLIBÉRALE

par

.....
OLIVIER STARQUIT

APRÈS 40 ANS DE CRISE(S), LE DISCOURS NÉOLIBÉRAL PARVIENT NON SEULEMENT À JUSTIFIER LES POLITIQUES NÉOLIBÉRALES EN MASQUANT LEUR CARACTÈRE DE POLITIQUES DE CLASSE, MAIS ARRIVE ENCORE À LES RENFORCER. COMMENT Y PARVIENT-IL ? QUELS SONT SES RESSORTS ? COMMENT CES MOTS DU POUVOIR FONCTIONNENT-ILS, PAR QUI SONT-ILS PROPAGÉS ET QUELS DANGERS RECÈLENT-ILS POUR NOTRE DÉMOCRATIE ?

LA NOVLANGUE ET GEORGE ORWELL

C'EST L'ÉMINENT AUTEUR BRITANNIQUE qui est à l'origine du terme novlangue. En effet, dans son célèbre roman de politique-fiction, *1984*, Georges Orwell nous donne à voir, via ce qu'il nomme la novlangue, langue officielle d'*Oceania*, comment le pouvoir s'établit et se maintient toujours à travers le contrôle qu'il exerce sur le langage, sur la capacité à imposer l'usage de certains mots ou de certaines expressions, *a fortiori* de certains slogans, tout en interdisant l'usage d'autres. Le tout aboutissant à la création d'une nouvelle langue qu'il appelle *novlangue*. C'est que les mots sont rien moins qu'innocents : chacun véhicule une ou plusieurs pensées, idées toutes faites ou présumées subtiles ; et chaque pensée est un acte en puissance. C'est dire qu'à travers les mots, ce sont aussi des comportements et des attitudes en définitive que l'on fait naître, que l'on prescrit ou proscrie selon le cas.

Ainsi, trois slogans régissent ce monde orwellien : « *La guerre c'est la paix. La liberté c'est l'esclavage. L'ignorance c'est la force* ». Et George Orwell prête les propos suivants à un collègue du protagoniste Winston Smith : l'appauvrissement du

vocabulaire sert à « *restreindre les limites de la pensée. À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer*¹ ». En annexe de ce roman, il publie même un appendice qui expose les principes de la novlangue².

LA NOVLANGUE NÉOLIBÉRALE

Dans la foulée, Alain Bihr explore dans un ouvrage paru récemment³ le discours dominant, celui du néolibéralisme, sous l'angle du concept de novlangue. Ainsi, la manière dont la classe dominante continue à dominer repose partiellement sur l'imposition de cette novlangue néolibérale par la mise en circulation d'un langage spécifique, par de multiples biais, au premier chef les médias : des mots, des expressions, des tournures de phrase, etc., progressivement passés dans le langage courant.

Ce langage est destiné, selon les cas, à faire accepter le monde tel que les intérêts de la classe dominante le façonnent ou à désarmer ceux qui auraient tout intérêt à lutter contre ce monde pour en faire advenir un autre. Comment ? En le rendant incompréhensible, en répandant un épais brouillard sur les rapports sociaux qui le structurent et qui en déterminent le cours. Ou tout simplement encore en rendant inutilisable tout autre langage, d'emblée critique à l'égard du monde existant. Dans le contexte de la mondialisation, une redoutable entreprise de libéralisation de l'économie, de précarisation du travail et de démantèlement de l'État social est à l'oeuvre. Ce mouvement s'accompagne d'un discours de légitimation car « *une idéologie est d'abord un phénomène de langue, même si elle ne se réduit pas à la rhétorique*⁴ ».

Alain Bihr soulève que les deux principales procédures auxquelles cette rhétorique a recours sont l'inversion de sens et l'oblitération de sens (on fait disparaître les mots subversifs), induisant une certaine orientation de toute réflexion intellectuelle afin de rendre la contestation radicale plus difficile... Il en est ainsi des *charges sociales* (au lieu de « part socialisée du salaire », nettement moins péjoratif !) et de la *dette publique* (qui masque le crédit public qui lui est indissolublement lié). Cette approche permet une analyse poussée de l'évolution du capitalisme de ces dernières décennies.

AUTRES PROCÉDÉS

Au-delà de ces deux procédés linguistiques relevés par Alain Bihr, on peut en distinguer d'autres mis en oeuvre, citons : l'euphémisme (On ne fait plus la guerre, on *lance des frappes*), la synonymie cosmétique (*manager* pour patron), l'intégration dans un plus vaste ensemble (parler des *discriminations* permet

1 George ORWELL, 1984, Paris, Folio, 2000, p. 89.

2 http://www.wikilivres.info/wiki/1984/Appendice_-_Les_Principes_du_Novlangue

3 Alain BIHR, *La novlangue néolibérale, la rhétorique du fétichisme capitaliste*, Cahiers libres, Éditions Page deux, Genève, 2007.

4 *Op. cit.*, p. 229.

de ne pas évoquer une discrimination en particulier), l'importation de mots (*downsizing*, *manager*, *benchmarking*...), la métaphore (la *concurrence* est érigée en modèle dans tous les domaines de l'existence), la création de nouveaux mots (*flexicurité*), l'oxymore (comme le *développement durable*), l'antonomase⁵ (Bologne, Lisbonne).

Selon James C. Scott, « *l'euphémisme est employé afin d'obscurcir un objet connoté négativement ou bien qui pourrait s'avérer embarrassant s'il était déclaré ouvertement*⁶ ». Selon le même auteur, « *l'affirmation, la dissimulation, l'euphémisation et la stigmatisation avec pour finir l'apparition de l'unanimité semblent constituer des étapes fondamentales dans la dramaturgie des formes de domination*⁷ ».

Notons aussi que le conditionnel peut minimiser certains faits, surtout s'ils ont été perpétrés par la classe dominante. Dans le même ordre d'idées, l'emploi de la forme réfléchie ou pronominale (le « on » crapuleux) permet aussi d'occulter les causes. « *À cette occultation de la violence des dominants s'oppose comme en miroir une hyperbolisation*⁸ *de la violence des dominés, ayant pour effet d'une part de disqualifier leur parole, d'autre part de donner à l'oppression le visage plus acceptable de la légitime défense*⁹. » Pensons à l'usage quasi-systématique par les médias de la *grogne* ou de la *prise d'otages* pour désigner un mouvement organisé par les travailleurs pour exprimer leurs revendications.

En somme, l'objectif des mots du pouvoir vise à rendre acceptable ce qui ne l'est pas en mettant tout le monde dans le même bateau, partenaire du même projet. Car, substituer un mot à un autre revient toujours à modifier le regard et les interprétations anciennement portés sur le phénomène observé. En effet, « *comment faire accepter le changement, et si possible comment le faire désirer, comment faire adhérer aux chocs et au reformatage qui s'en suit ? Comment faire aimer l'instabilité, le mouvement, la précarité... tout simplement en faisant la promotion dans l'espace public de mots-clés comme mobilité, flexibilité, rupture, réformes*¹⁰ ».

« *Le choix des mots influence l'orientation du débat. Celui qui impose à l'autre son vocabulaire lui impose ses valeurs, sa dialectique et l'amène sur son terrain à livrer un combat inégal. (Propos tenus par Bruno Gollnisch, en son temps secrétaire national du FN dans le Figaro du 21 juin 1996). La langue politiquement correcte, le langage fonctionnel des technocrates, les lieux communs médiatiques et les expressions branchées dans lesquels doivent se mouler nos paroles quotidiennes, tout cela contribue à l'édification d'un vaste discours anonyme qui discipline la*

5 **Antonomase**: figure de style par laquelle un nom propre est pris pour un nom commun.

6 James C. SCOTT, *La domination et les arts de la résistance*, Paris, Éditions Amsterdam, 2010, p. 62.

7 *Ibidem*, p. 60.

8 **Hyperbolisation**: exagération pour produire une forte impression.

9 Pierre TÉVANIAN & Sylvie TISSOT, *Les mots sont importants*, Paris, Libertalia, 2010, p. 275.

10 COLLECTIF, *Gouverner par le chaos*, Paris, Éditions Max Milo, 2010, p. 29.

*pensée de tous, tout en faisant taire la singularité de chacun*¹¹. » Certains concepts se voient ainsi renommés pour rendre la réalité plus conforme à la nouvelle vision du monde: les *exploités* sont ainsi remplacés par les *exclus*. Qui dit exploités, dit exploités, mais qui est responsable de l'exclusion ?

Pour paraphraser Philip K. Dick, l'instrument de base de la manipulation de la réalité est la manipulation des mots¹². Herbert Marcuse nous avait mis en garde: nous ne pourrions bientôt plus critiquer efficacement le capitalisme, parce que nous n'aurons bientôt plus de mots pour le désigner négativement. Trente ans plus tard, le capitalisme s'appelle *développement*, la domination est devenue *partenariat*, l'exploitation a pris le nom de *gestion des ressources humaines* et l'aliénation est qualifiée par le terme *projet*. Des mots qui ne permettent plus de penser la réalité mais nous forcent à nous y adapter en l'approuvant à l'infini. Des concepts opérationnels qui nous font désirer le « nouvel esprit du capitalisme » même quand nous pensons naïvement le combattre.

Le philologue Victor Klemperer, analyste intransigeant de la langue du Troisième Reich, estimait que la victoire de l'idéologie nazie venait de ce que la répétition de certains mots avait fini par pénétrer tous les esprits, y compris ceux des ennemis du nazisme. Ce faisant, elle imposait à tous une langue restreinte et un commun rapport à la réalité, dont la perception était dès lors faussée, établissant des « problèmes » comme évidents¹³.

On constate aujourd'hui l'emploi d'une langue commune aux grands consommateurs de journaux et d'information que sont les journalistes, les personnalités politiques et médiatiques, une langue qui se répète, demeurant non questionnée. Une langue appauvrie, bornée, tissée des sempiternelles mêmes locutions.

Éric Hazan, dans un livre paru début 2006¹⁴, a analysé de façon détaillée toute la richesse du verbe médiatique œuvrant à rendre acceptable l'ordre capitaliste dominant comme seul horizon, triomphant par l'effacement des aspérités, de ce qui dérange: celui-ci vise au consensus et non au scandale, à l'anesthésie et non au choc du cynisme provocateur. Ainsi, il relativise tout d'abord le parallélisme avec l'ouvrage de Klemperer: « *la langue du capitalo-parlementarisme français n'a pas la brutalité de l'idiome nazi. C'est au contraire un agent anesthésiant, une manière de surmonter les difficultés en douceur par*

11 COLLECTIF LE RESSORT, « La guerre des mots », disponible sur le site ressort.domainepublic.net/spip/spip.php?article28

12 Comme il l'explique dans le cas présent dans le recueil de nouvelles *Le crâne*, paru chez Présences du Futur, en 1987, p. 20: « *L'outil fondamental pour la manipulation de la réalité est la manipulation des mots. Quand on peut contrôler le sens des mots, on peut contrôler les gens qui sont obligés d'utiliser les mots.* »

13 « *Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente* », VICTOR KLEMPERER, *LTI (Lingua Tertii Imperii), la langue du IIIe Reich*, Pocket, 1998, p. 39-40.

14 ÉRIC HAZAN, *LQR, La propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'agir, 2006.

la sémantique¹⁵ ». Il poursuit en expliquant que « *la LTI visait à galvaniser, la LQR¹⁶ s'emploie à assurer l'apathie, à prêcher le multi-tout ce qu'on voudra du moment que l'ordre libéral n'est pas menacé. Avec cette arme, il ne s'agit plus d'emporter la guerre civile mais d'escamoter le conflit, de le rendre invisible et inaudible¹⁷* ». Elle vise au consensus et non au scandale, à l'anesthésie et non à la provocation.

Dans cet exercice percutant de dissection sémantique, Éric Hazan analyse en profondeur les procédés mis en oeuvre aux fins susmentionnées et, comme James C. Scott le soulignait, il n'est pas étonnant de constater que l'euphémisme prolifère dans cette stratégie d'évitement : les pauvres se muent en *gens modestes*, on évoque une *optimisation*, une *rationalisation* plutôt que des licenciements. La propagande au quotidien fait également un grand usage de ce qu'elle n'a pas : alors que tout concourt à l'isolement, on n'entend parler que de *dialogue*, d'*échange* et de *communication*, voire de *transparence*. La langue des médias a une prédilection pour les mots les plus globalisants sous lesquels on n'y voit rien : *mondialisation*, *totalitarisme*, *fondamentalisme*. La LQR fonctionne sur la répétition et certains termes perdent leur sens premier comme le substantif citoyen devenu un adjectif.

Cette langue est tout aussi éloquente par ce qu'elle ne dit pas aux fins d'effacer la division, d'occulter le litige, de faire régner l'illusion de la cité unie, autrement dit d'éliminer la politique. L'objectif étant de « *réaliser la politique par la suppression de la politique¹⁸* ». Ainsi les notions que l'on cherche à déconsidérer ont un trait commun : elles font partie du vocabulaire de l'émancipation – mot d'ailleurs lui-même suspect – et de la lutte des classes (classe se voit remplacée par *tranche d'âges*, *catégories*, *couches* et l'*exclu* remplace l'*exploité*). Ce glissement sémantique amène en effet à accepter que la lutte contre l'injustice soit remplacée par la *compassion* et la lutte pour l'émancipation par les processus de *réinsertion*.

Et la pièce centrale de cette visée est le recours au concept de *gouvernance*, qui vise en fait à « *dé légitimer les techniques de la démocratie représentative¹⁹* » et représente « *le point nodal d'un programme politique conservateur qui concurrence le modèle de l'État-nation basé sur la démocratie représentative afin d'œuvrer à la mise en place d'un nouveau régime politique antagonique à la démocratie²⁰* ». En

.....
15 Mathieu BONNEVILLE & Éric HAZAN, *Faire mouvement*, Éditions Les prairies ordinaires, Paris, 2005, p. 50.

16 LTI = Lingua Tertii Imperii, la langue du Troisième Reich ; par analogie, LQR = Lingua Quintae Republicae, langue de la Cinquième République.

17 Éric HAZAN, *op. cit.*, p. 14.

D'ailleurs, l'absence de débat à propos d'une idée ou d'une opinion en finit même par devenir la preuve subjective de la validité de cette idée ou de cette opinion.

18 Jacques RANCIÈRE, *La mésestence*, Galilée, Paris, 1995, p. 97.

19 Philippe ARONDEL & Madeleine ARONDEL-ROHAUT, *Gouvernance, une démocratie sans le peuple*, Paris, Ellipses, 2007, p. 175.

20 Corinne GOBIN, « Gouvernance », in *Les nouveaux mots du pouvoir, un abécédaire critique*, Pascal DURAND (dir.), Bruxelles, Aden, 2007, p. 265.

somme, notion controversée, « *la gouvernance traduit bien la destruction de ce qui impliquait une responsabilité collective, c'est-à-dire la politique. Il ne s'agit plus de politique mais de gestion*²¹ ». Ainsi, « *sous couvert d'un rejet presque effarouché des idéologies (ce mot, comme tant d'autres, est lui-même devenu politiquement incorrect), le discours véhiculé par les médias forge peu à peu une apparente unanimité sociétale et ce faisant prêche, sans le vouloir, pour la soumission à un ordre de plus en plus établi. Ce discours se construit d'évidences qu'il voudrait tellement indiscutables (des réformes seront nécessaires, des efforts voire des sacrifices devront être consentis) qu'il s'exonère lui-même de l'argumentation et surtout de l'analyse des causes ou des alternatives*²² ».

Et c'est ainsi que les mots du pouvoir²³ produisent cette langue dévastée qui constitue un obstacle à la reconquête de l'imaginaire en ce sens que « *les convictions et les habitudes de pensée sont nourries par la langue comme terreau. Les gens s'y accrochent sans en avoir conscience et ces habitudes de langage les séduisent et les induisent en erreur*²⁴ ».

Un des objectifs poursuivis par cette analyse est de modestement « *poser un jalon dans la bataille des mots contre tous les détournements de la langue, les néologismes globalisants qui, jour après jour, se naturalisent sans que les citoyens aient eu le temps de pratiquer à leur rencontre le doute méthodique et d'identifier le lieu d'où parlent leurs inventeurs et leurs opérateurs*²⁵ », car « *quand le langage n'est plus que le véhicule d'une manipulation idéologique et un instrument de domination parmi d'autres, alors c'est une tâche primordiale pour ceux qui savent encore ce que parler veut dire de mettre méthodiquement en lumière cette machine à abêtir*²⁶ ».

OLIVIER STARQUIT, Décembre 2010

21 Isabelle STENGERS, *Au temps des catastrophes, résister à la barbarie qui vient*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2009, p. 67.

22 Chantal DRICOT, « Censure et démocratie », disponible sur www.cesep.be/ANALYSES/ENJEUX/2010/censure_demo.html

23 Pour approfondir ce sujet : Pascal DURAND, *Les nouveaux mots du pouvoir, un abécédair critique*, Bruxelles Aden, 2007.

24 VICTOR KLEMPERER, *op. cit.*, p. 24.

25 Armand MATTELART, « Jeter les bases d'une information éthique », *Le Monde diplomatique*, décembre 2003, p. 23.

26 Alain ACCARDO, « Karl Kraus contre l'empire de la bêtise », *Le Monde diplomatique*, 2005, p. 23.

Barricade se définit comme un espace public, un lieu dédié à la confrontation des idées, et comme une plate-forme permettant la rencontre des différents mondes militants, du secteur de l'éducation permanente au milieu syndical en passant par le monde académique ou le secteur de l'économie sociale. Lieu d'émancipation collective et de création d'alternatives, l'asbl Barricade s'est développée depuis 1996 dans le quartier Pierreuse à Liège via diverses expérimentations culturelles, sociales et économiques. Sa librairie « Entre-Temps », à la fois militante et généraliste, est emblématique du projet. A l'intersection du secteur de l'économie sociale et de l'éducation permanente, elle revendique un fonctionnement auto-gestionnaire et une finalité culturelle et sociale plutôt que le profit.

Toutes les analyses sur :

www.barricade.be

POUR ALLER PLUS LOIN

Livres

Alain BIHR, *La nouvelle langue néolibérale, la rhétorique du fétichisme économique*, Lausanne, Éditions Page deux, 2007.

Pascal DURAND, *Les nouveaux mots du pouvoir, un abécédaire critique*, Bruxelles Aden, 2007.

Jacques DEWITTE, *Le pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit, essai sur la résistance au langage totalitaire*, Paris, Michalon, 2007.

Thierry GUILBERT, « *L'évidence* » du discours néolibéral, Bellecombe-en-Bauges, les Éditions du Croquant, 2011.

Éric HAZAN, *LQR, La propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'agir, 2006.

Victor KLEMPERER, *LTI (Lingua Tertii Imperii), la langue du III^e Reich*, Pocket, 1998.

Franck LEPAGE, *L'éducation populaire, ils n'en ont pas voulu*, Cuesmes, Éditions du Cerisier, 2007.

George ORWELL, *1984*, Paris, Folio, 2000.

Pierre TÉVANIAN & Sylvie TISSOT, *Les mots sont importants*, Paris, Libertalia, 2010.

Jeux

À l'aide du plan disponible au lien suivant :

<http://larterroriste.pagespersoorange.fr/plan5grand.pdf>

inviter les participants à générer des discours dignes de concourir pour le prix de la meilleure langue de bois.

Le site <http://www.scoplepave.org/desintoxication%20du%20langage.php> propose également une panoplie ludique intéressante.

